



De l'empirisme thérapeutique à la science médicale

●

La noble figure de F.-V. RASPAIL (1794-1878)

La simplicité ne paye jamais. Le génie dans la pauvreté est toujours synonyme de sottise et d'erreur alors que l'intrigant plagiaire qui sait orchestrer sa renommée monte, sans effort, au zénith de la gloire. Les contemporains de F.-V. Raspail et de Pasteur avaient à choisir entre ces deux réalisateurs, tous deux étrangers à la médecine et venus pourtant à la pratique médicale par vocation intellectuelle et humanitaire. Le peuple choisit F.-V. Raspail.

La bourgeoisie libérale choisit Pasteur.

Pour celui-ci, les honneurs de l'apothéose ;

Pour celui-là, l'ironie et le discrédit des intellectuels scientifiques à tout crin, mais, en revanche, la ferveur des gens simples et leur reconnaissance immortelle.

« C'est vers 1838 que F.-V. Raspail commença à publier dans les journaux de médecine les premiers principes de sa nouvelle méthode qui ne devait pas tarder à battre si fortement en brèche la médecine officielle de l'époque » (1). Dans ses articles, le chercheur mettait en évidence l'influence des parasites dans l'origine des maladies : Les vers intestinaux et aussi les infiniment petits (ceux qui étaient les

microbes sans nom dont s'empara Pasteur) envahissent les viscères et y pullulent à qui mieux mieux, empoisonnant l'organisme et déterminant le plus grand nombre d'affections attribuées jusqu'ici à l'inflammation outrancièrement exploitée par Broussais.

Derechef, F.-V. Raspail mit au point un traitement simple à base de préparations camphrées, de vermifuges (*assa foetida*), de simples et ces remèdes d'abord empiriques furent à l'origine d'une véritable révolution dans la guérison des maladies au sein des faubourgs parisiens, à même les petites gens. Chaque jour faisait la preuve que des malades si longtemps tenus entre la vie et la mort par la docte science pour aboutir à la tragique impasse de l'incurabilité, revenaient à la santé comme par enchantement par la *cure Raspail*. Du quartier de Montsouris où habitait F.-V. Raspail, le bruit des guérisons miraculeuses se répandit comme une traînée de poudre, si bien que l'illustre guérisseur populaire ne suffit plus à assurer les consultations de tant et tant de malades. Tous les jours, l'on pouvait voir quelque 150 malades massés à la porte de la modeste demeure qui s'ouvrait sur chaque

souffrance pour les fortunés comme pour les déshérités, qui repartaient, confiants en la guérison. F.-V. Raspail, exténué de fatigue, toujours pauvre, toujours courageux, menait ainsi la plus vaste et la plus probante expérience médicale qui ait été réalisée avant lui. Mais, devant cette possibilité de guérir le plus grand nombre de malades, si vite, si simplement et à si peu de frais, les coalitions intéressées à l'obscurantisme et à l'équivoque ne tardèrent pas à soulever une campagne générale contre l'audacieux réformateur.

Dès lors, les journaux de médecine fermèrent leurs colonnes aux commentaires dont F.-V. Raspail croyait devoir entretenir le monde médical. C'est ainsi que l'ire des médecins, qui n'est pas la moindre des haines, vint prêter main-forte à la haine des partis. Les journaux politiques, qui lui étaient déjà peu favorables, à cause de l'intransigeance de ses opinions farouchement républicaines et de son inflexible droiture, se firent les complices de la conspiration du silence. F.-V. Raspail ne se découragea pas. Il mit encore plus d'ardeur à poursuivre son œuvre humanitaire. Il publia, en 1839, un tout petit opuscule de 32 pages, dans lequel il indiqua les moyens de guérir et de toujours soulager une foule de maux considérés comme incurables ou chroniques. Il terminait par cette déclaration qui est un pur reflet de sa grande âme : *Aux personnes qui se trouveront bien de cette méthode de traitement, je demande pour mon salaire de se mettre à propager une idée utile et morale, et de faire, avant le coucher du soleil, non pas l'aumône, qui est un grand abus, mais une de ces bonnes actions qui soulagent l'humanité souffrante sans porter atteinte à la dignité.* (page 161).

Ce petit livre, si modeste dans sa forme, fit son chemin tout seul dans la faveur du public. À chaque édition, il prenait une extension plus grande, augmenté de vérités nouvelles. En 1843, il était devenu, sous le titre *Le médecin des familles*, un petit volume de 144 pages, qui se transforma enfin, en 1945, en *Manuel annuaire de la santé*, ce livre que le Dr Valadier appelait un demi-siècle plus tard un *monument scientifique* et qui était en fait le *guide du bon citoyen, de l'époux et du père.*

Si essentielles étaient les vérités de tous ordres incluses dans cette édition fleuve que le *Manuel annuaire de la santé* ne tarda pas à se répandre à l'étranger et jusqu'à l'Amérique du Sud, si bien que, sans le moindre appui de propagande de la presse ou du monde médical, F.-V. Raspail connut une renommée universelle. D'autres, à la faveur d'événements aussi favorables, se fussent facilement arrangés avec les faits pour asseoir définitivement une situation pécuniaire toujours catastrophique. Ce ne fut pas le cas de F.-V. Raspail, modeste et pauvre qui, au milieu de l'admiration générale des humbles, continuait à se heurter aux plus grandes difficultés pour l'édition du *Manuel* et des ouvrages qui, sur le plan moral et scientifique, élargissaient et parachevaient son œuvre. « *Si chacun savait, écrivait-il, ce que me coûte un livre, en tracasseries, en taquineries, en humiliations, en refus de paiement on me traiterait de naïf, dans ce siècle d'argent, de me voir écrire pour être utile aux uns, pour enrichir les autres et pour me ruiner moi-même.* »

Il n'existe pas un hameau, en France, où le *Manuel* n'ait pénétré. Je me souviens, pour ma part, de l'admiration sans borne qu'avait notre Mère pour toute la grande et haute personnalité de Raspail. Au cours de notre enfance, nous bénéfici-

ions tous des enseignements du *Manuel* sur le plan médical, humanitaire et politique. En ouvrant la vaste armoire de chêne, nous respirions la forte odeur de camphre, encens profane de l'empirisme, comme nous aspirions de toute notre jeune intelligence les fortes idées de la *Libre Pensée* enseignées par mon vénérable père face au cléricisme déchaîné de l'époque des *Inventaires*. Nous gagnions, à cet enseignement, robuste santé et âme virile et l'eau sédative de la fiole violette se sanctifiait de toutes les épreuves du persécuté, du penseur, de l'emprisonné héroïque poursuivant, dans la citadelle de Doullens où il avait été enfermé pour 6 ans, un nouveau système de météorologie, susceptible d'être mis à la portée de tous les paysans, pour accroître encore leur compréhension de l'insondable nature.

Grande et noble figure, de Raspail ! dont le génie universel pressentit par anticipation tant de réalités scientifiques. « *Il était, écrivait le Dr G. Fraisse à son fils Xavier Raspail, de ces hommes extraordinaires dont le cerveau, comme un phare lumineux, fouille l'avenir cinquante ans à l'avance. On en compte à peine deux par siècle. Et telle est la sublimité de leurs conceptions qu'ils sont abreuvés d'opprobre et de fiel dans leur patrie d'origine... Bientôt, il sera en effet démontré que Raspail avait découvert la pathologie cellulaire avant Virchow ; la doctrine microbienne, bien avant Schwann et Pasteur ; l'emploi rationnel des substances germicides avant Lister ; qu'en géologie, il avait énoncé les lois du transformisme avant Darwin, celles de l'actualisme et de l'évolution avant Geykie et Lyell ; celles de l'énergie avant Büchner ; qu'en physique et en chimie, il avait pressenti les découvertes de Yungfleisch, de Moissan et de Curie, entrevu les hypothèses modernes sur la constitution et les transformations de la matière, etc... »*

De tous temps, les médecins ont cherché à ridiculiser et à calomnier le système de médecine fondé par F.-V. Raspail.

« On peut dire, écrit son fils Xavier Raspail (1), que leurs sarcasmes ne furent égalés que par leur ignorance des principes mêmes sur lesquels ce système était basé et que l'auteur avait pourtant expliqués et développés, avec une clarté telle que les esprits les moins exercés à la culture intellectuelle en comprenaient immédiatement la théorie et se trouvaient aptes à en faire une heureuse application. C'est ce qui lui permit de déclarer : *Comment pourrais-je me dire docteur quand, à l'aide de ce petit livre, et sans beaucoup de peine, chacun va se trouver en l'état de se dire, en fait de médecine, aussi docte que moi ?*

Car le problème n'est pas de savoir si, en s'enfermant dans les mystères de la théorie médicale, les praticiens ont le droit de laisser mourir les patients sans risques pour leur notoriété et leur personne civile, mais bien d'affirmer qu'avec ou sans culture classique médicale, avec ou sans diplômes, chacun a le droit de se guérir soi-même et aussi de guérir les autres, s'il le peut.

Elise FREINET.

(1) Xavier RASPAIL : *Raspail et Pasteur. Trente ans critique médicale.* — Vigot frères Editeurs, 29, rue de l'École de Médecine, Paris.